

PRÉSIDENTENCE DE LA RÉPUBLIQUE



Vendredi 4 octobre 2013

70^e anniversaire de la libération de la Corse



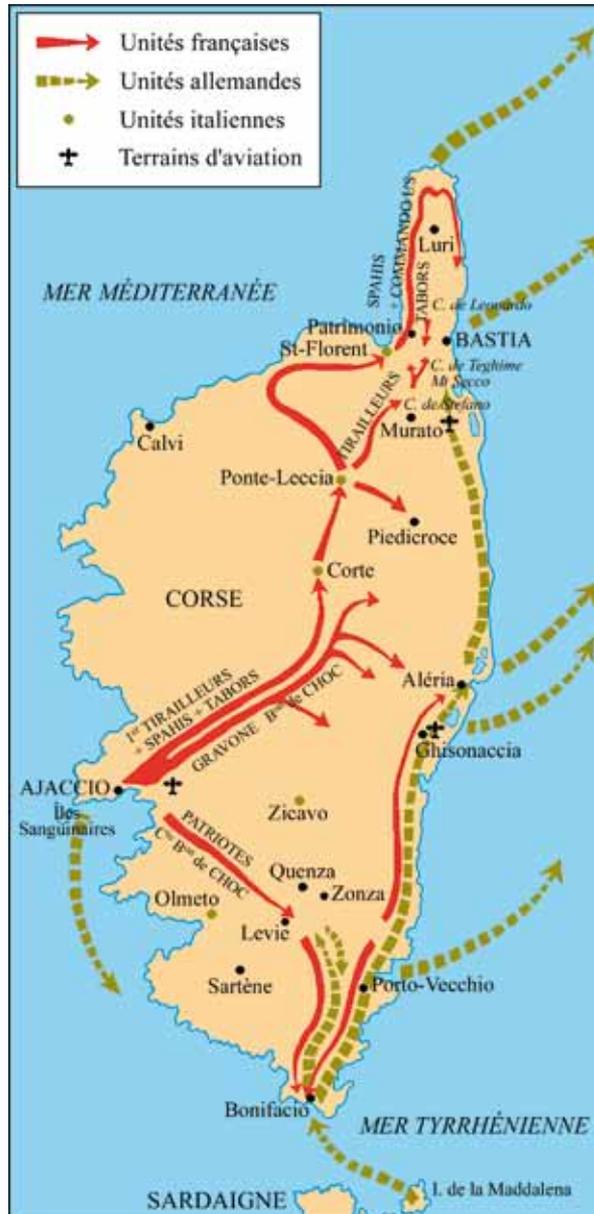
Vendredi 4 octobre 2013

70^e anniversaire de la libération de la Corse

SOMMAIRE

LA CORSE EN GUERRE.....	5
LA LIBÉRATION D’AJACCIO	8
LA LIBÉRATION DE BASTIA	16
LA NÉCROPOLE DE SAINT-FLORENT DITE « CIMETIÈRE DES TABORS »	18
DES FIGURES DE LA RÉSISTANCE CORSE.....	20
LA PARTICIPATION DES ARMÉES FRANÇAISES À LA LIBÉRATION DE LA CORSE	23

LA CORSE EN GUERRE



Le 4 décembre 1938, à Bastia, en réponse aux revendications de Mussolini : « *Corsica, Savoia, Tunisia a noi!* », des milliers de Corses prêtent serment devant le monument aux morts : « Face au monde, de toute notre âme, sur nos gloires, sur nos tombes, sur nos berceaux, nous jurons de vivre et de mourir Français ». Le 8 novembre 1942, les Alliés, passant à l'offensive, débarquent en Afrique du Nord (opération Torch). En riposte, Hitler envahit la zone libre (opération Attila). 80 000 Italiens occupent la Corse le 11 novembre, auxquels viendront s'ajouter, à partir de juin 1943, 14 000 Allemands de la brigade SS Reichsführer, soit presque un occupant pour deux habitants, l'île comptant environ 200 000 habitants.

Novembre 1942 apporte un changement décisif en Méditerranée. Sans doute, l'Allemagne n'a-t-elle aucune prétention territoriale sur les îles de la Méditerranée occidentale, mais Corse, Sicile et Sardaigne sont devenues à partir de novembre des postes stratégiques à conserver. De plus, l'Allemagne craint que la population corse ne souhaite et ne favorise le cas échéant un débarquement anglo-américain. Dès le mois de décembre 1942, le général Giraud, qui coprésida en juin 1943 le Comité français de libération nationale avec le général de Gaulle, envoie en Corse, à bord du sous-marin *Casabianca*, la mission Pearl Harbor en vue de constituer des réseaux de résistance.

En janvier 1943, Fred Scamaroni, qui a créé le réseau gaulliste « Action R2 corse » en 1941, est mandaté par le général de Gaulle pour tenter l'unification de la Résistance. Bien engagée, celle-ci ne peut toutefois aboutir, car Scamaroni est arrêté par l'OVRA (police politique italienne). Torturé, il se donne la mort pour ne pas parler, le 19 mars 1943 à Ajaccio. Son réseau est ensuite démantelé. Le général Giraud envoie, le 4 avril 1943, Paul Colonna d'Istria pour tenter de « fédérer tous les éléments de la Résistance [...], rechercher les terrains de parachutage, définir les objectifs militaires dont l'attaque simultanée au jour J doit paralyser la défense et permettre le débarquement d'un corps expéditionnaire que l'état-major du commandant en chef prépare secrètement à Alger ». Son action contribuera de manière décisive à conduire les résistants, en liaison avec l'armée française, à la victoire finale.

Entre-temps, le sous-marin *Casabianca*, au cours de plusieurs missions, débarque agents, armes et munitions pour armer la résistance insulaire. Rescapé du sabordage de la flotte à Toulon, ce bâtiment aura hautement symbolisé le lien entre Alger, la Résistance et l'armée française.

Au cours du mois de juin, l'OVRA arrête de nombreux patriotes.

Certains sont exécutés (Pierre Griffi, Jean Nicoli, Michel Bozzi...), d'autres déportés en Italie.

Le 10 juillet 1943, les Alliés débarquent en Sicile (opération Husky). Mussolini est destitué le 25 juillet 1943. En août 1943, la dégradation de la situation militaire des forces de l'Axe en Italie amène les Allemands à envisager une nouvelle stratégie. Le plan allemand prévoit d'abandonner la Sardaigne et de concentrer les troupes allemandes sur la Corse et sur l'île d'Elbe, pour protéger les positions acquises en Italie du Nord et du centre. La brigade SS est donc renforcée, alors que la 90^e Panzergrenadierdivision se prépare à passer de Sardaigne en Corse.

Le 3 septembre, l'Italie signe secrètement un armistice avec les Alliés. Celui-ci, proclamé le 8, stipule que la Corse doit être « restituée aux Alliés » (*sic*). Le 9, les Alliés débarquent à Salerne, au sud de Naples.

L'INSURRECTION

Dès le 4 septembre, la résistance corse est mise en alerte par un message radio qui lui apprend l'imminence d'un débarquement. Au soir du 8, le général de division Giovanni Magli, commandant les troupes d'occupation italiennes de la Corse en 1943 reçoit deux ultimatums : l'un du commandement allemand qui exige le désarmement des forces italiennes, l'autre de Paul Colonna d'Istria qui réclame une prise de position sans équivoque pour ou contre la résistance corse. Le premier est rejeté, le second accepté avec des réticences qui expliquent l'engagement plus tardif des Italiens contre les Allemands une quinzaine de jours plus tard. La situation est extrêmement confuse. La réponse positive du général Magli à Colonna d'Istria ne règle pas tout. Au sein de l'armée italienne, tous ne reconnaissent pas l'autorité du maréchal Badoglio, le nouveau chef du gouvernement italien. La tension avec les Allemands augmente : dès le lendemain, aux premières heures du jour, des incidents graves se produisent dans le port de Bastia. La défense antiaérienne italienne tire sur des appareils allemands, un navire italien qui appareille est attaqué et incendié par les Allemands. À l'aube du 9 septembre, plusieurs navires allemands sont endommagés par les batteries italiennes et les prisonniers placés sous contrôle des autorités militaires italiennes. Ce même jour, dans la ville, patriotes et soldats italiens s'emparent de la citadelle, de la gare et des principales voies de communication ; le local de la Légion des combattants devient une permanence des résistants du Front national, mouvement d'origine communiste.



Maurice Choury, prenant part à l'insurrection place des Palmiers à Ajaccio, lance un appel à la lutte contre l'occupant. © Studio Tomasi - Ajaccio

D'autres cas de coopération immédiate entre Italiens et résistants corses sont signalés, comme à Sartène.

Ajaccio se soulève le 9 septembre. Le lendemain, des Allemands stationnés à La Parata sont stoppés à l'entrée de la ville par un groupe de résistants. Ils se replient par la mer, leur infériorité numérique rendant très aléatoire toute tentative d'utilisation du réseau routier. Ainsi le port d'Ajaccio demeure-t-il libre et disponible pour le débarquement de forces amies.

Le 12 septembre, modifiant les plans de l'état-major, Hitler ordonne l'évacuation des deux grandes îles, Sardaigne et Corse, non sans prévoir une période transitoire qui doit permettre le regroupement des forces allemandes et l'évacuation des stocks. Ce plan exige la reprise du contrôle des axes routiers de la Corse. C'est méconnaître la géographie de l'île et le rapport des forces. Le général von Senger tente effectivement des percées vers l'ouest de l'île, mais il prend rapidement la mesure de la détermination des partisans et refuse donc de s'engager dans une guérilla incertaine.

À partir du 17 septembre, pour assurer l'évacuation des unités dont le sort lui est confié, il concentre son action sur la voie routière de la côte orientale et sur le port de Bastia : outre la brigade Reichsführer SS, il faut faire passer la 90^e Panzergrenadierdivision, arrivée de Sardaigne, soit 32 000 hommes avec du matériel lourd (chars, pièces d'artillerie, matériel et véhicules divers). Un bataillon de parachutistes italiens suit les Allemands dans leur retraite. Tous doivent aller combattre en Italie après avoir quitté la Corse.

LA LIBÉRATION D'AJACCIO

Au moment où se pose la question de l'armistice entre l'Italie et les Alliés, les dirigeants du Front national en Corse déplorent l'attentisme du général Giraud, à Alger, avec qui ils sont en contact, et craignent l'épuisement des résistants.

Un émissaire arrive le 8 septembre au matin à Alger. Le même jour, alors qu'est connu l'armistice italien, Maurice Choury rédige un ordre d'insurrection qui est aussi une directive politique. À Ajaccio, une manifestation populaire est organisée.

Le lendemain, lors d'une nouvelle manifestation, Maurice Choury annonce le ralliement de la Corse à la France libre. Le préfet cède aux exigences du Front national et un conseil de préfecture prend la direction du département. Des Allemands, stationnés à La Parata, sont arrêtés à l'entrée de la ville.

Le port d'Ajaccio, désormais libre, va pouvoir servir pour que débarquent les troupes françaises : le 13 septembre, les hommes du 1^{er} bataillon de choc arrivent en avant-garde à Ajaccio.



21 septembre 1943 : les premiers goumiers débarqués traversent les rues d'Ajaccio. © ECPAD

L'AIDE DES ALLIÉS

L'insurrection ordonnée par le Front national, au sein duquel tous les mouvements de Résistance se sont réunis grâce à l'action de Paul Colonna d'Istria, n'est pas une action irréfléchie. Elle découle d'un examen logique de la situation : sans doute les Italiens sont-ils prêts, pour la plupart, à la capitulation, mais sur bien des terrains d'Europe ou d'Afrique, de rapides et brutales interventions allemandes ont suivi de près l'abandon de positions italiennes. En Corse, à trop tarder, le risque est une mainmise allemande sur l'île. Les patriotes ont la conviction qu'ils vont se trouver devant des adversaires disciplinés et bien entraînés. Par ailleurs, le Front national voit dans un soulèvement populaire la condition, pour la Résistance, de jouer un rôle prééminent dans la vie politique de l'après-libération.

Le 8 septembre, Arthur Giovoni, cadre du Front national, rencontre à Alger le général Giraud qui lui promet de l'aide, mais ne prévient pas le général de Gaulle de sa décision. Le soir même, dans l'île, l'insurrection est déclenchée, ce qui prend de court les autorités d'Alger. Le général Giraud, conscient du danger encouru par les résistants, prend la décision, « audacieuse et risquée » selon le général de Gaulle, d'envoyer le 1^{er} corps d'armée du général Henri Martin pour aider la Résistance. Mais les problèmes logistiques sont énormes. Le commandement interallié ne peut modifier sa stratégie générale en engageant en Corse, dans une opération amphibie à longue distance, une partie des moyens prévus pour Salerne.

Les Français peuvent utiliser deux sous-marins : *Le Casabianca* et *L'Aréthuse*, ainsi que deux contre-torpilleurs et deux torpilleurs. Le port d'Ajaccio est libre, ainsi que le terrain de Campo Dell'Oro, où peut atterrir une escadrille d'aviation de chasse alliée mais qui subit cependant, le 12 septembre, une attaque aérienne allemande.

Dès le 11 septembre, un corps de débarquement est constitué en toute hâte en Afrique du Nord, rassemblant environ 6 000 hommes. Il est composé de détachements de la 4^e division marocaine de montagne (4^e DMM) du général Sevez, comprenant notamment le 4^e régiment de spahis marocains (4^e RSM) et le 1^{er} régiment de tirailleurs marocains (1^{er} RTM), du 2^e groupement de tabors marocains (2^e GTM) et d'un bataillon de choc (rejoint ultérieurement par un bataillon de choc américain).

LE DÉBARQUEMENT

Le 13 septembre, les premiers à débarquer sont les hommes du 1^{er} bataillon de choc créé par le général Giraud en avril 1943. Ils font la traversée, entassés, à bord du sous-marin *Casabianca*. Placés sous les ordres du commandant Gambiez, ils sont particulièrement bien entraînés au type de combat qui les attend dans l'île. Du 14 au 17 septembre, ils attendent leur ordre de marche. Dans la nuit du 16 au 17 arrive le 1^{er} RTM sous les ordres du colonel de Butler, qui a quitté le commandement des goums marocains au Maroc. Le 23 septembre, c'est au tour du 2^e GTM du colonel de La Tour de débarquer à Ajaccio, avec les spahis et des éléments de l'artillerie et du génie ; au total 6 000 hommes, 400 tonnes d'armes, des jeeps, des pièces antiaériennes, du carburant et des vivres, sont débarqués en dix jours. Ajaccio joue donc le rôle d'une tête de pont. Les troupes venues d'Algérie viennent appuyer les patriotes qui ont commencé seuls à défendre les passages entre Ajaccio et Bastia.



Un bataillon du 1^{er} régiment de tirailleurs marocains de la 4^e division marocaine de montagne débarque sur un quai du port d'Ajaccio. © ECPAD

Il s'avère déjà impossible pour les Allemands de songer, du moins sans renfort, à une occupation totale de la Corse. Le 11 septembre, les autorités italiennes ont reçu l'ordre de traiter les Allemands en ennemis.

Le général Henri Martin a pris contact avec le général Magli dès son arrivée, le 17 septembre. Chargé de la coordination des troupes débarquées, il souhaite définir les conditions d'une coopération franco-italienne. L'accord finalement

conclu le 21 septembre prévoit une action commune dans le Sud de l'île et une attaque convergente sur Bastia : la division Cremona va, en effet, participer aux combats de Porto-Vecchio, Sotta et Bonifacio des 23 et 24 septembre et la division Friuli à ceux du col de Teghime à la fin du mois.

Le 21 septembre, le général Giraud vient à son tour veiller aux opérations sur le terrain et rencontrer le général Magli ; les Italiens combattent officiellement aux côtés des forces françaises et leur assurent un important soutien.

L'opération d'intervention dite *Vésuve* décidée en hâte à Alger est donc bien engagée et la coopération entre des éléments aussi hétérogènes que les partisans corses, les troupes de l'armée d'Afrique et les troupes italiennes s'opère de façon satisfaisante, circonstance assez inespérée.

LES COMBATS DE LIBÉRATION

La période des combats n'est pas vécue partout de la même façon.

À Ajaccio, préfecture de la Corse, la libération est acquise dès le 9 septembre. La population assiste aux débarquements de troupes et exprime librement sa joie. La veille, les locaux de la milice, du Parti populaire français et des journaux collaborateurs ont été investis et mis à sac. *Le Patriote* (journal du Front national), sorti de la clandestinité, paraît sur les presses de *La Jeune Corse*. On chante *La Marseillaise* dans les rues.



Des tirailleurs du 1^{er} régiment de tirailleurs marocains, en mission de reconnaissance, sont guidés vers le col de San Stefano par deux partisans corses. © ECPAD

À Sartène, le soulèvement populaire se heurte à l'intervention allemande visant la population, place Porta.

LES COMBATS DU HAUT-SARTENAIS

À l'issue des combats menés par les maquisards, les Allemands stationnés à Porto-Vecchio et ceux de Quenza ne peuvent faire leur jonction. La zone de Levie devient un verrou.

Les 10 et 11 septembre 1943, des convois allemands tentent de forcer le passage et sont attaqués près de Levie. Les Allemands se retranchent à Carbini.

Le 13, l'artillerie lourde des Italiens, passés aux côtés des Alliés et cantonnés à Levie, vient soutenir les résistants. Le 15 septembre, une colonne lourde avec 7 blindés, convoyant près de 2 000 Allemands et « Chemises noires » italiennes, venant de Bonifacio, avancent sur la route de Socca à Levie. Les résistants de Socca et de Carbini ralentissent la marche du convoi qui perd plusieurs véhicules avant d'arriver à Orone.

Le 16 septembre, le pont de La Roja saute, immobilisant l'ennemi à 700 m de Levie. Bombardée, la batterie italienne se replie. Les assaillants traversent le ravin et pénètrent dans Levie évacuée de sa population.

Le lendemain, les Allemands, ne pouvant faire avancer leurs blindés, se replient sur Porto-Vecchio, faisant sauter le pont de La Pergola et le tunnel de Baccini. Le 19, des éléments du bataillon de choc arrivent à Levie. Malgré un bombardement aérien, la route d'Ajaccio restera fermée à l'ennemi.

Les résistants de L'Alta-Rocca, quant à eux, vont poursuivre leur guérilla, multipliant coups de main et embuscades.

En reconnaissance de la bravoure de sa population, la Croix de guerre avec palme a été décernée au village de Levie.

À Bastia, Italiens et Allemands se battent en ville et principalement au port. Le 14 septembre, les Allemands, qui ont repris le contrôle de la situation, menacent la ville de destruction et interdisent à la population de sortir, si ce n'est entre 11 heures et 12 heures. Les patriotes qui, croyant leur ville libérée, ont occupé la mairie et la sous-préfecture, retournent à la clandestinité après l'intervention d'une colonne allemande venue de Casamozza et une attaque de Stukas.



Un dépôt de camions, incendié par les Allemands avant leur retrait sur la place de la gare de Bastia. © ECPAD

À Ajaccio, où les conditions sont meilleures, de rapides changements administratifs sont opérés : les cadres de Vichy renoncent sans difficulté à leurs pouvoirs.

Le 9 septembre, une nouvelle municipalité, présidée par Eugène Macchini, est installée et le Front national place un « Conseil de préfecture » auprès du préfet Pelletier qui s'efface complètement. Ce conseil prend les premières mesures de dissolution des partis et mouvements collaborationnistes. Des consignes adressées à tous les comités d'arrondissement du Front national prévoient la prise de contrôle des mairies et, déjà, un début d'épuration.

Les patriotes sont très inégalement armés et la plupart n'ont pas suivi de préparation militaire sérieuse. Ils combattent malgré tout sans aide pendant les huit ou dix premiers jours. Durant cette période, les Allemands cherchent encore à s'ouvrir les passages vers l'ouest dans les régions de l'Ospedale, de Ghisoni, de Barchetta et de Folelli.

Dans le Sud, il faut compter avec la brigade Reichsführer SS cantonnée à Sartène. Les Allemands veulent sauver leurs dépôts de matériel et de carburant, comme celui de Quenza attaqué le 15 septembre par le Front national et les hommes du commandant Pietri. En s'assurant le contrôle des voies de communication, les résistants empêchent la jonction des troupes allemandes de Porto-Vecchio avec celles de Quenza et de Sartène. La zone de Levie est devenue un verrou. Le 17, l'action d'une compagnie du bataillon de choc est déterminante dans l'appui à la Résistance: malgré une intervention de leur aviation, les Allemands y sont vaincus. Le général von Senger, convaincu du risque excessif de toute action vers l'Ouest, se consacre désormais à l'évacuation de ses forces vers Bastia.

La seconde phase des combats commence. Dès le 18, sur la route de Bonifacio à Porto-Vecchio, puis le 22 dans la zone de Conca, les hauteurs qui dominent la route servent de bases pour les attaques. Cependant le rapport de force avec la 90^e Panzergrenadierdivision allemande étant défavorable, elle ne peut être que freinée et en aucun cas stoppée.

Les groupes de maquisards sont appelés au combat au fur et à mesure de la lente progression allemande vers le Nord. Ceux de Vezzani et de Prunelli di Fiumorbo agissent les 23 et 24 septembre. Les Allemands perdent le contrôle des aérodromes de Ghisonaccia et de Borgo qu'ils utilisaient pour leur évacuation et les opérations aériennes de soutien. À la fin de septembre, des combats se déroulent en Casinca. Les hommes du bataillon de choc trouvent, parmi les patriotes, les guides qui leur sont d'autant plus indispensables qu'ils ne possèdent pas les cartes d'état-major de la région. Qui plus est, une 4^e compagnie, formée de volontaires recrutés sur place, a pu être constituée. La population nourrit et renseigne les combattants, mais les blessés pâtissent du manque de soins car aucun service médical ne suit les troupes dans cette zone.

À la fin de septembre et pendant les trois premiers jours d'octobre, les Allemands ne cherchent plus qu'à protéger leur retraite, se repliant sur le port de Bastia. Leur artillerie en retarde l'accès. Les patriotes et le 1^{er} choc y arrivent par le Sud tandis que tabors, spahis et troupes italiennes progressent par l'Ouest, avec les résistants du Cortonais et de la Balagne. Dans ces combats, les Marocains jouent un rôle déterminant: le col de San Stefano est enlevé de vive force le 30 septembre et le col de Teghime le 3 octobre. Le bataillon de choc prend le contrôle du Cap Corse, non sans un accrochage avec les Allemands à Pietracorbara.

Le 4 octobre, Bastia est libre mais dévastée par les combats et les bombardements américains.

UN BILAN

La 90^e Panzergrenadierdivision, affaiblie, quitte l'île. De ce fait, le maréchal Kesselring reconnaît lui-même qu'il ne peut empêcher le débarquement du général Clark à Salerne. Des patriotes sont tués au combat aux côtés des militaires français et italiens tandis que d'autres, surpris armés par les Allemands, sont immédiatement fusillés: on compte au moins 25 exécutions sommaires. Au total, l'estimation des victimes de ces combats s'établit ainsi: les troupes allemandes perdent environ 1 600 hommes dont 1 000 tués et 400 prisonniers; les Italiens dénombrent 637 tués et 557 blessés; du côté français, la Résistance enregistre dans ses rangs 170 tués et environ 300 blessés; les troupes régulières enregistrent 75 tués et 239 blessés.

Quant aux dégâts matériels, ils sont considérables sur les lieux des combats: de nombreux ponts ont sauté, des maisons sont détruites, Bastia subit cinq bombardements alliés entre le 13 septembre et le 4 octobre, ainsi que des tirs d'artillerie. Les quartiers du port, de la gare et le cimetière sont ravagés. La ligne de chemin de fer de la côte orientale est inutilisable.

Du 8 au 10 octobre, le général de Gaulle effectue une visite dans l'île. Il en profite pour évaluer la situation politique et appuyer le préfet nommé par le Comité français de la libération nationale et il salue les efforts et les sacrifices consentis dans sa mission de rétablir l'autorité politique. Ses discours témoignent d'une émotion sincère. Le coprésident du CFLN est acclamé par les Corses. L'île, coupée de la France continentale, dépend désormais d'Alger. Pour les habitants de la Corse, la Libération ne signifie pas la paix, mais bien au contraire la reprise de la guerre aux côtés des Alliés.



Des partisans corses examinent du matériel abandonné par les Allemands et entreposés dans un camion.
© ECPAD

À cet égard aussi, la situation de ce département français est unique : pendant l'année 1944, 12 000 Corses de 20 à 28 ans sont mobilisés. De plus, la région est utilisée comme base aéronavale pour le contrôle des liaisons maritimes, comme base d'attaque contre l'Italie du centre et du Nord, encore tenue par les Allemands, et comme base de départ en août 1944 pour le débarquement en Provence.

En France occupée, la presse clandestine salue le soulèvement corse.

Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie. Les FFI de Caen se regroupent en « compagnie Fred Scamaroni », rendant hommage au héros et martyr de la résistance corse. Le 8 juillet 1944, ces hommes hisseront les trois couleurs devant l'Abbaye aux hommes de Caen.

La Corse tient une place importante dans l'histoire de la Résistance et de la Libération. C'est le premier territoire libéré par ses habitants, par des soldats français mais aussi marocains, sans intervention de forces anglo-américaines. Les combattants et l'espace stratégique ainsi offerts aux Alliés par la résistance corse sont venus à point, dans un temps décisif de la guerre en Méditerranée, pour contribuer au recul des nazis en Italie et dans la France méridionale.

LA LIBÉRATION DE BASTIA

L'objectif final de l'offensive alliée est Bastia. Dans le port situé face aux côtes italiennes, près de 4 000 Allemands y procèdent à l'évacuation de leurs troupes et de leur matériel pour gagner l'Italie, une solide défense des hauteurs dominant la ville.

Le 9 septembre, la Résistance s'empare de la ville mais, le 12 septembre, l'ennemi reprend le contrôle du port. Les habitants sont cantonnés chez eux 23 heures sur 24. Tirs d'artillerie et bombardements frappent régulièrement la ville. Pour les troupes françaises, la première phase consiste en une série de débordements par les cols de San Leonardo et de San Stefano.

En dépit des conditions matérielles difficiles – le ravitaillement, par exemple, ne parvient pas toujours aux premières lignes – tirailleurs et gومiers tiennent bon. Faute de mules en nombre suffisant, les Marocains coltinent paquets, armes et munitions par d'interminables sentiers, guidés par des partisans corses. Dans la nuit du 30 septembre, précédés de chants, qui, dans l'obscurité,



Les gومiers du 2^e groupe de tabors marocains hissent le drapeau tricolore sur la façade de l'hôtel de ville de Bastia libérée. © ECPAD

impressionnent leurs adversaires, les tirailleurs marocains du 1^{er} Régiment de tirailleurs marocains (1^{er} RTM) lancent une attaque victorieuse au col de San Stefano. Pour cette action, la 1^{re} compagnie du 1^{er} RTM est citée à l'ordre de l'armée.

Le 2 octobre, les opérations sont engagées au col de Teghime. Tout le jour, les gومiers doivent faire face à un feu nourri et aux attaques d'avions allemands. Les combats au corps à corps ne sont pas rares.

Les assauts menés par le 2^e groupement de tabors marocains ont raison de la résistance ennemie. Au soir du 2 octobre, les chars légers du 4^e régiment de spahis marocains peuvent franchir le col de Teghime.

Le 4 octobre, tandis que des commandos du bataillon de choc hissent le drapeau tricolore sur la mairie, des éléments du 2^e GTM entrent dans Bastia, évacuée en toute hâte par les Allemands, qui ont abandonné une grande quantité de matériel lourd, français, mais le même jour, au matin, l'aviation américaine, par manque de communication entre les forces alliées, a bombardé le port, faisant plus de 500 tués parmi la population civile et touchant plus de 700 immeubles.

Arrivé à Ajaccio le 6 octobre, le général de Gaulle se rend ensuite à Bastia où, parfois dans un décor de ruines, il est acclamé par une population en liesse qui chante, sur la place Saint-Nicolas, *La Marseillaise* et le *Salve Regina*, l'hymne traditionnel des Corses.

LA NÉCROPOLE NATIONALE DE SAINT-FLORENT

La nécropole de Saint-Florent, dite « cimetière des tabors », est l'une des trois nécropoles nationales, outre les 17 carrés militaires, situées en Corse.

Elle a été créée en 1943-1944, lors de la libération de l'île, pour regrouper les corps de gومiers du 2^e groupe de tabors marocains tombés au cours de cette libération, notamment lors des combats du col de Teghime. Aux environs du col subsistent encore des vestiges des tombes d'origine.

D'une superficie de 1 143 m², la nécropole de Saint-Florent comporte quarante-huit tombes musulmanes et une tombe chrétienne.

Il fut un temps où la question du rapatriement des corps des soldats qui y sont inhumés dans une autre nécropole a été envisagée. Mais les Marocains, tout comme les autorités locales, s'y sont montrés défavorables et le projet a été abandonné.

La nécropole a été réaménagée en 1950 et 1954 puis rénovée en 1985.

Le site est entretenu, depuis la signature d'une convention le 15 novembre 1949, par la commune de Saint-Florent, en contrepartie d'une indemnité financière du ministère de la Défense.



Les gومiers du 2^e groupe de tabors marocains au col de Teghime. © ECPAD

DES FIGURES DE LA RÉSISTANCE CORSE

Fred Scamaroni



Né le 24 octobre 1914 à Ajaccio, Goffredo (Fred) Scamaroni parcourt la France durant son adolescence, au gré des mutations de son père, sous-préfet puis préfet. Lui-même devient en 1936 chef de cabinet du préfet du Doubs.

Mobilisé en 1939, il est blessé en mai 1940. Refusant l'Armistice, il gagne Londres en juin 1940 et s'engage dans les Forces aériennes françaises libres. Au cours de l'expédition de Dakar, il est capturé par les forces vichystes et emprisonné. Malade, il est transféré successivement dans les prisons d'Alger, de Vichy et de Clermont-Ferrand. Libéré, il occupe en février 1941 un poste modeste au Secrétariat au ravitaillement où il constitue l'embryon d'un réseau - Copernic - et une filière d'évasion vers l'Espagne. Par deux fois, il effectue une mission en Corse où il crée le réseau Action 2 Corse. Soupçonné par la Gestapo, il regagne Londres en janvier 1942.

Il revient en Corse dans la nuit du 6 au 7 janvier 1943, avec mission d'unifier la Résistance corse et de recenser les possibilités de faire de l'île un lieu stratégique pour les Alliés. Mission de stockage de carburant, de collecte de renseignements et de repérage se succèdent.

Mais, le 18 mars 1943, il est arrêté par l'OVRA italienne et emprisonné à Ajaccio. Torturé, il se suicide le lendemain pour ne pas parler.

Jean Nicoli



Jean Nicoli est né le 4 septembre 1899 à San Gavino di Carbini, au sein d'une famille de modestes commerçants. Devenu instituteur en 1920, il exerce en Corse, puis en Afrique jusqu'en 1934. Sa femme étant malade - elle décédera en 1937 - il revient à Paris, où il participe aux manifestations du Front populaire, adhérant au Parti socialiste, avant de regagner la Corse où il est nommé directeur d'école.

Mobilisé en 1939, il revient sur l'île après l'Armistice et établit des contacts dans le Sartenais avec d'autres Corses qui refusent la défaite. En novembre 1942, il rencontre des membres du Front national et adhère au Parti communiste. Responsable de l'armement, il fait partie du groupe qui réceptionne le premier chargement d'armes livré, le 6 février 1943 en baie d'Arone, puis dans la baie de Canelle ou au Travo.

Le 27 juin 1943, il est arrêté par la police italienne et incarcéré à la prison d'Ajaccio. Transféré le 26 août à Bastia, il fait l'objet d'un procès expéditif qui le condamne à être fusillé. Sa fille essaie en vain de le faire évader. Il est exécuté le 30 août 1943. Remis à la famille, son corps porte des traces de mutilation à l'arme blanche.

Paul Colonna d'Istria



Né le 27 juillet 1905 à Petreto Bicchisano au sein d'une famille de militaires, Paulin Colonna d'Istria devient lui-même sous-officier, puis officier. Il est capitaine de gendarmerie en Afrique du Nord quand éclate la guerre.

En janvier 1943, il est désigné pour une mission en Corse. La mort de Fred Scamaroni bouleverse la situation : Colonna d'Istria se voit passer le flambeau de l'unification de la résistance en Corse. Envoyé du général Giraud, il débarque dans l'île le 4 avril 1943. Dès lors, il va œuvrer sans cesse, en s'appuyant sur le Front national, pour rassembler, recruter, repérer des terrains de parachutage et réceptionner des armes dans un contexte de répression, échappant lui-même de nombreuses fois à une arrestation.

Il participe à l'organisation de l'insurrection qui précède le débarquement de septembre 1943 qui va libérer la Corse.

Placé à la disposition du nouveau préfet de Corse, il est détaché en novembre 1943 auprès des forces françaises à Londres. Avec la 2^e DB, il entre dans Paris le 25 août 1944.

Après la guerre, il occupe divers postes de commandement dans la gendarmerie. Il décède le 4 juin 1982 à Toulon.

Maurice Choury



Maurice Choury naît le 9 janvier 1912 à Nanterre. Journaliste, militant au Parti communiste, il devient rédacteur politique à *L'Humanité*.

Le 26 juin 1936, il épouse Emma Perini, sœur de Danielle Casanova, et noue ainsi des liens affectifs avec la Corse. Il gagne l'île en décembre 1942.

La Résistance est alors en période d'organisation. Maurice Choury devient membre du comité départemental du Front national. D'Ajaccio, il rédige la plupart des tracts, des proclamations, des

lettres ouvertes y compris aux soldats italiens pour qu'ils se dressent contre le fascisme. La récupération de matériel d'impression permet aussi la publication d'un journal clandestin, *Le Patriote*.

C'est lui qui, le 9 septembre 1943, à l'annonce de la capitulation italienne, rédige l'ordre d'insurrection que le comité d'arrondissement d'Ajaccio diffuse dans la région et annonce à la foule réunie devant l'hôtel de ville la constitution du conseil de préfecture. Il organise ensuite l'élection d'un nouveau conseil municipal.

Après la guerre, il redevient journaliste à *L'Humanité* avant de se consacrer à l'écriture de témoignages et d'ouvrages historiques.

Il est décédé à Ivry le 7 novembre 1969.

LA PARTICIPATION DES ARMÉES FRANÇAISES À LA LIBÉRATION DE LA CORSE

Le sous-marin *Casabianca*



Le sous-marin *Casabianca* © Musée de l'Ordre de la Libération

Le Casabianca est un sous-marin du type « 1 500 tonnes » (coque Q183) lancé en 1935. Devenu célèbre pour avoir échappé au sabordage de la flotte à Toulon le 27 novembre 1942 afin de reprendre le combat contre les Allemands et les Italiens. Il a notamment effectué de nombreuses patrouilles de guerre, assuré la liaison entre la France occupée et l'état-major de la France combattante basé à Alger et participé à la libération de la Corse.

Cité 7 fois dont 6 à l'ordre de l'armée de mer, le sous-marin est décoré de la Croix de guerre 1939-1945 et arbore la fourragère rouge de la Légion d'honneur. L'un des 6 sous-marins nucléaires d'attaque porte aujourd'hui son nom.

Le kiosque du sous-marin *Casabianca*, installé face au port de Bastia, est devenu monument commémoratif.

Son commandant fut le capitaine de frégate Jean L'Herminier qui, ayant pris le commandement du *Casabianca* en janvier 1942, choisit de rallier Alger alors que les Allemands venaient d'envahir la zone libre. Dès lors, il va mettre son bâtiment au service des missions vers la France occupée.

Le 1^{er} bataillon parachutiste de choc



Le 1^{er} bataillon parachutiste de choc (abrégé en « bataillon de choc ») est une unité d'élite de l'armée française formée au printemps 1943 à Staoueli en Algérie. Entraîné au parachutisme et aux méthodes commando, son but est d'apporter un soutien aux organisations de résistance française en vue de renforcer leur action. Son premier chef de corps est le chef de bataillon Gambiez.

Le baptême du feu du 1^{er} choc a lieu à la fin de l'été 1943 lors de l'opération Vésuve de libération de la Corse. Celle-ci débute le 13 septembre par le débarquement dans le port d'Ajaccio, à partir du sous-marin *Casabianca*, d'un élément précurseur de 109 chasseurs de la 3^e compagnie du capitaine Manjot qui reçoit la reddition de la garnison. Le reste du bataillon est acheminé dès le lendemain par les contre-torpilleurs *Fantasque* et *Terrible*. Après quelques jours dans la région d'Ajaccio, les hommes de Gambiez interviennent dans l'ensemble de l'île jusqu'au 4 octobre, date à laquelle ils atteignent Bastia. Le bataillon s'installe dès lors dans la citadelle de Calvi et, le 15 octobre, il s'étoffe d'une 4^e compagnie, formée à partir de volontaires corses dont l'émblème portera la tête de Maure.

Après avoir été engagée pendant la conquête de l'île d'Elbe, lors de l'opération Brassard du 17 au 29 juin 1944, l'unité participera à la campagne de France et d'Allemagne.

Débarqué en Provence près de Sainte-Maxime le 20 août 1944, le 1^{er} choc participe à la libération de Toulon, entre les 21 et 24 août 1944, avant de remonter vers le nord par la vallée du Rhône. Il prend part à la libération de Dijon le 11 septembre 1944. Vient ensuite la glorieuse mais non moins meurtrière campagne d'Alsace puis les derniers combats en Allemagne où le 1^{er} choc pénètre le 2 avril 1945 après avoir traversé le Rhin à Gemersheim.

Lors du second conflit mondial, le 1^{er} choc a particulièrement été éprouvé. Entre septembre 1943 et mai 1945, 205 tués, 535 blessés et 42 disparus sont dénombrés pour un effectif d'à peine 700 hommes.

Le bataillon de choc sera ensuite employé en Indochine et en Algérie avant d'être dissous le 31 décembre 1963. Son fanion rejoint alors le drapeau du Centre national d'entraînement commando de Mont-Louis.

Le 1^{er} choc est titulaire de la Croix de guerre 1939-1945 avec 3 palmes et de la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieures avec 2 palmes.

Il porte inscrit sur son emblème les noms suivants :

- Corse 1943 ;
- Île d'Elbe 1944 ;
- Cap Nègre - Toulon 1944 ;
- Haute-Alsace 1944-1945 ;
- Indochine 1947-1948 1951-1954 ;
- AFN 1952-1962.

Le 1^{er} régiment de tirailleurs marocains



C'est en 1929 que le 1^{er} régiment de tirailleurs marocains (1^{er} RTM) prend officiellement ce nom. Il est l'héritier direct d'une autre unité, créée en 1912, qui a participé glorieusement à la première guerre mondiale.

Le 1^{er} RTM va s'illustrer durant la campagne de France de 1940.

Après le réarmement de l'armée française en Afrique du Nord, qui fait suite au débarquement américain de novembre 1942 au Maroc et en Algérie, le 1^{er} RTM est intégré à la 4^e division marocaine de montagne, créée en juin 1943, avec laquelle il prend part à la libération de la Corse, puis en 1944 à la campagne d'Italie.

En août 1944, il débarque en Provence et participe à la libération du Sud-Est de la France puis à la campagne d'Allemagne.

Après son rapatriement au Maroc en 1947, plusieurs de ses éléments sont engagés dans différentes opérations, notamment en Indochine.

Le régiment sera dissous en 1965.

L'emblème du 1^{er} régiment de tirailleurs marocains porte inscrit dans ses plis :

- Maroc 1912 – 1928 – 1932 – 1934
- La Marne 1914
- Artois 1915
- Champagne 1915
- Aisne 1917
- Soissonnais 1918
- Montdidier 1918
- Gembloux 1940
- Rome 1944
- Toscane 1944
- Alsace 1944-1945
- Aasen 1945
- Indochine 1947-1954

Le régiment est titulaire de la Croix de guerre 1914-1918 avec cinq palmes et une étoile d'argent, de la Croix de guerre 1939-1945 avec deux palmes, de la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieures avec une palme, de la Croix de guerre belge 1940-1945 avec une palme et du Mérite militaire chérifien.

Les goumiers marocains et le 2^e groupement de tabors



C'est en novembre 1908 que sont créés les premiers « goums », unités d'infanterie légère de l'armée d'Afrique composées de troupes autochtones marocaines sous encadrement essentiellement français. Ces unités ont existé jusqu'en 1956.

D'abord supplétifs, puis réguliers, les goumiers se sont surtout illustrés lors de la seconde guerre mondiale, notamment de 1943 à 1945, puis en Indochine de 1946 à 1954.

Durant cette période, les goumiers étaient répartis de la façon suivante : groupement de tabors (régiment), tabor (bataillon) et goum (compagnie).

À partir de 1943, la France arma quatre groupements de tabors marocains. Le 2^e GTM a participé à la libération de la Corse et à celle de l'île d'Elbe, en septembre-octobre 1943, avant de débarquer en Provence en août 1944 et de prendre part à toute la campagne de France et d'Allemagne.

Le 2^e GTM est l'une des cinq unités d'infanterie les plus décorées de la seconde guerre mondiale avec le 3^e régiment de tirailleurs algériens, le 4^e régiment de tirailleurs tunisiens, le régiment de marche du Tchad et la 13^e demi-brigade de Légion étrangère.

Le principal fait d'armes de cette unité fut la prise du col de Teghime, le 2 octobre 1943.

Il n'existe qu'un seul drapeau pour l'ensemble des tabors de goums marocains qui leur fut remis par le général de Gaulle, le 14 juillet 1945. Ce drapeau porte, dans ses plis, les inscriptions suivantes :

- Maroc 1934
- Tunisie 1942-1943
- Sicile 1943
- Corse 1943
- Italie 1944
- France 1944-1945
- Allemagne 1945
- Indochine 1946-1954

Après l'indépendance du Maroc en 1956, les goums ont quitté l'armée française pour rejoindre l'armée royale marocaine.

Le 4^e régiment de spahis marocains



Le 4^e régiment de spahis marocains (portant à l'origine le nom de 24^e régiment de spahis marocains) a été créé en 1927 après que le 5^e régiment de spahis algériens, envoyé combattre au Maroc, a vu ses effectifs de Marocains dépasser en nombre ceux des Algériens.

Au printemps 1940, le régiment participe à la campagne de France avant d'être rapatrié au Maroc.

À l'issue du réarmement de l'armée française, qui fait suite au débarquement des Américains en Afrique du Nord en novembre 1942, il prend une part active à la victoire des Alliés. Intégré à la 4^e division marocaine de montagne créée en juin 1943, il participe à la libération de la Corse, à la conquête de l'Italie, à la libération de la France où il débarque en Provence, et aux campagnes d'Allemagne et d'Autriche.

Avec la fin du protectorat français au Maroc, le 4^e régiment de spahis marocains perd sa particularité de « marocains » et est affecté en Allemagne où il prend la dénomination de 3^e hussards. Ce régiment ayant lui-même dissous en 1962.

L'étendard du 4^e régiment de spahis marocains porte, dans ses plis, les inscriptions suivantes :

- Maroc 1925-1926
- Garigliano 1944
- Rome 1944
- Vorarlberg 1945

Le 4^e régiment de spahis marocains est titulaire de la Croix de Guerre 1939-1945 avec 3 palmes et de la médaille du Mérite militaire chérifien.



« C'est aujourd'hui que la France prend les armes pour défendre son sol, son honneur, sa dignité, son avenir et le nôtre, que nous devons être, nous-mêmes, fidèles aux principes de l'honneur de notre race, de notre histoire et de notre religion [...] À partir de ce jour et jusqu'à ce que l'étendard de la France et de ses alliés soit couronné de gloire, nous lui devons un concours sans réserve, ne lui marchander aucune de nos ressources et ne reculer devant aucun sacrifice. Nous étions liés à elle dans les temps de tranquillité et d'opulence et il est juste que nous soyons à ses côtés dans l'épreuve qu'elle traverse et d'où elle sortira, nous en sommes convaincus, glorieuse et grande ».

Sidi Mohammed ben Youssef, Sultan du Maroc,
le 4 septembre 1939.



© DICoD - Septembre 2013
Photo couverture : © ECPAD